Rédaction pourrait envisager certains regroupements, comme ceux que nous avons signalés précédemment et présentement, évitant ainsi répétitions et dispersions. Cela dit, il convient de souligner l'égale qualité des contributions et l'intérêt des perspectives qu'elles ouvrent sur toute l'Antiquité. Avec ce troisième fascicule, les éditeurs ont accompli environ sept pour cent de leur trajet — une allure de croisière satisfaisante, somme toute, qui devrait voir l'achèvement de l'entreprise dans une vingtaine d'années.

Jean-Claude FREDOUILLE.

Claudio MICAELLI, *Studi sui trattati teologici di Boezio* : Napoli, D'Auria, 1988, 130 pages.

Trois recherches d'importance inégale sont mises bout à bout pour former ce « *volumetto* ». La première soulève un problème d'histoire littéraire : le *De fide catholica* n'est-il qu'un « pseudo-Boèce » ? E. K. RAND ne cachait pas son scepticisme. Cependant la dépendance très nette à l'égard d'Augustin de l'appareil doctrinal (ainsi les trois hérésies majeures), la large utilisation par la *Confessio* de Jean de Fécamp du *De fide catholica* au même titre que les autres œuvres de Boèce, enfin l'attribution à cet auteur du *De fide catholica* dans la plus haute tradition manuscrite inclinent à postuler son authenticité.

Beaucoup plus dense est la discussion ouverte au sujet de la christologie du traité *Contra Eutychen et Nestorium* : le pivot en est la relation des concepts de *natura* et de *persona*, objet des hérésies contemporaines d'Eutychès et de Nestorius. Boèce, en définissant *natura* comme *specifica differentia* et la rapprochant, munie de ses « accidents », plus de *subsistentia* (*ousiôsis*) que de *substantia*, reflète une tradition aristotélicienne. *Persona* est définie comme *indiuidua natura* dans la ligne de Cassiodore et des Cappadociens. Vu sous cet angle, le concept, jugé insuffisant pour embrasser l'être de Dieu, a suscité de nombreuses polémiques au Moyen Âge. D'obédience augustinienne, son usage christologique, en vue d'établir l'unité de la personne du Fils dans la dualité des natures, n'a sans doute pas fourni la synthèse que requérait le défi de Nestorius.

Le troisième volet du triptyque de MICAELLI est consacré à la notion de *forma* comme expression de l'idée de Dieu dans le *De hebdomadibus*. Définie comme *ipsum esse*, axiome d'origine néo-platonicienne, elle va de pair avec celle de *relatio* (type *ad aliquid*), fondement de la trinité divine.

Sachons gré à C. MICAELLI d'avoir mis en lumière le caractère composite de la sémantique théologique de Boèce en la replaçant dans une histoire de notions fondamentales comme *natura* et *persona*. Cet éclectisme explique que son impact dans les débats théologiques soit resté assez limité.

Jean DOIGNON.

Latin de la Renaissance à nos jours.

Thomas BRÜCKNER, *Die erste französische Aeneis*, Untersuchungen zu Octovien de Saint-Gelais, Übersetzung, mit einer kritischen Edition des VI. Buches, Studia humaniora (Düsseldorfer Studien zu Mittelalter und Renaissance, Band 9), Droste Verlag, 1987, 396 pages.

En 1500, Octovien de Saint-Gelais (1468-1502) auteur déjà d'une épopée en 4 chants, *Séjour d'honneur* (1493) et de diverses traductions (entre autres les *Héroïdes*), dédie à Louis XII la première traduction française de l'*Énéide* qui sera imprimée en 1509, revue par Jean d'Ivry. Dans cette étude minutieuse, admira-

blement érudite, Thomas BRÜCKNER utilise, critique avec pertinence et complète les travaux de ses prédécesseurs : MOHR (1911), GÖTZ (1957), COOPER (1961), RAUE (1966) — aucun Français. Il décrit manuscrits (l'un avec enluminures, ici reproduites et commentées) et éditions imprimées; puis il étudie d'abord le texte comme poème français : ce sont des décasyllabes, tantôt avec « césure épique » (la syllabe atone qui suit la 4e, tonique, ne compte pas dans la mesure du vers), tantôt avec « césure lyrique » (la 4e syllabe, atone, compte dans la mesure du vers). M. BRÜCKNER étudie ensuite sur le livre VI, ici reproduit en fin de volume dans une parfaite édition critique, le travail de traduction; Saint-Gelais ne recherche pas le mot à mot ni le vers à vers (2118 vers pour les 901 de Virgile); les petites omissions, les erreurs d'interprétation ne manquent pas; nombreuses sont les additions destinées à rendre le récit plus clair (Verdeutlichung, p. 177) : annonces de la suite, reprises, transitions; le traducteur aime à rendre les parataxes du modèle par des subordonnées consécutives, finales, etc. Nombreux latinismes de vocabulaire, parfois en doublets du genre : « tues et mactes » (38, *mactes*), « les superbes dompter et débeller ». On note des traces d'une interprétation chrétienne : « purgatoire », « âme », « Dieu », avec 2 échos de Dante; Saint-Gelais emploie souvent « fortune », se tire mal d'affaire pour *fata*, et tend à donner une couleur idyllique à l'épopée : *vallem* (8, 204) devient « Ce beau val verdoyant et champêtre ». Vient ensuite une étude de l'influence exercée sur les autres traducteurs du XVIe siècle, une comparaison avec Des Masures et Du Bellay, montrant le changement intervenu dans la conception de la traduction. Un travail *gründlich* [1].

Jacques CHOMARAT.

Natale CONTI *Mitología*, Traducción, con introducción, notas e índices de Rosa Maria IGLESIAS MONTIEL y Maria CONSUELA ÁLVAREZ MORÁN. Universidad de Murcia, 1988, 790 pages.

Depuis la *Genealogia deorum gentilium* (1371) de Boccace les *Mythologiae sive explicationum fabularum libri decem* de Natale CONTI (Natalis Comes, Noël le Comte) furent le plus célèbre des traités de mythologie (la *Multiplex historia* de Gyraldi, 1548 eut moins de succès); l'auteur, né à Rome vers 1520, passa son enfance à Milan, puis à Venise où il vécut jusqu'en 1582; sa *Mythologia* parue à Venise en 1551, plusieurs fois rééditée, fut augmentée en 1581 et partiellement traduite en français en 1599 par I. de Montlyard. Le livre I traite de la nature des fables, des sacrifices, des hymnes, vœux et prières, bref de la religion des Anciens; II : le Grand Dieu, Jupiter (21 pages), son père, son aïeul, son épouse (avec ses 3 enfants), ses frères; III : le monde infernal; IV : la naissance, la maison, les arts (Pallas, Prométhée... Apollon, 16 p.), l'amour (Vénus, 13 p., etc.); V : les Jeux (Olympiques, etc.), Mercure, les Satyres, les Nymphes, etc., Bacchus (23 p.); VI : ceux qui ont été punis par les dieux : Phaéton... Niobé... Marsyas, ... Tantale... les Titans, les Géants... Actéon; VII : les héros : Hercule (27 p.), Thésée..., Orphée, les Muses, Dédale (avec une longue liste des peintres et des sculpteurs connus)... Persée; VIII : Océan et tous les dieux ou personnages ayant rapport à la mer, aux vents, aux météores; IX : Ulysse, Oreste... Cyclopes... Achille... Narcisse... Momus; X : « que tous les principes philosophiques étaient contenus sous les fables », chacune pouvant recevoir une interprétation historique ou physique ou morale, ou plusieurs d'entre elles à la fois; suit une reprise de chacun des principaux dieux ou héros pour esquisser son ou ses exégèses.

Les deux auteurs dans l'Introduction font le point des connaissances sur Conti,

1. Une vétille, p. 143 dans la traduction des vers 4-5.

par ailleurs traducteur d'Athénée, auteur de poèmes (*De Venatione*, *Epistolae*, *Horae*), certains en grec, langue qu'il connaît bien, et d'ouvrages historiques dont une histoire universelle de 1545 à 1581. Elles analysent la structure de l'œuvre et ses sources : plus de 375 auteurs (tous les classiques, surtout les poètes, avec leurs scoliastes), plus de 4000 citations; les références sont données dans le cours de la traduction. Il est à la fois compréhensible et regrettable que le texte latin ne soit pas publié. On ne peut qu'éprouver admiration et gratitude devant ce travail véritablement *fabuleux*.

Jacques CHOMARAT.

C. VECCE, *Iacopo Sannazaro in Francia, Scoperte de codici all' inizio del XVI secolo* (Medioevo e Umanesimo), 69, 1988, 198 pages.

Ce beau livre d'érudition touffue s'articule, grâce à de patientes enquêtes codicologiques, sur l'activité des humanistes italiens en France sous le règne de Louis XII. A ce moment, l'insécurité a éteint pour un temps les foyers de Milan, Florence et de Naples. La chasse aux manuscrits français, inaugurée par le Pogge et poursuivie jusque vers 1495 par des ecclésiastiques et des marchands lettrés, prend alors sous l'égide des grands éditeurs comme Alde Manutius un *tempo* accéléré : surviennent les voyages de l'ingénieur épigraphiste fra Giocondo, de l'ambassadeur helléniste Lascaris, de Pietro Aleandro, lié au milieu de l'hermétisme, d'Equicola, auteur d'un *Pro Gallis apologia*, bientôt, enfin, de Machiavel en 1500, puis en 1504. Depuis 1499, la bibliothèque des Visconti-Sforza a été transférée outre monts et Blois, Lyon, Paris sont devenus des points de passage obligés pour ces étrangers aux liens désormais étroits avec Seyssel, Budé et surtout Lefèvre d'Étaples; celui-ci va commencer à appliquer aux textes sacrés les méthodes d'investigation jusqu'alors réservés à l'Antiquité greco-latine.

Pendant quatre ans, de 1501 à 1505, Jacopo Sannazaro qui a dans l'exil accompagné le dernier roi aragonais de Naples, se joint à ce mouvement; il écrit quelques épigrammes mais donne l'essentiel de son loisir aux bibliothèques. Il y découvre des inédits qu'il recopie, collige et amende. Bénéficient principalement de ce zèle philologique, outre Ovide pour l'*Halieuticon* et Martial, plutôt des auteurs tardifs : les poètes de la chasse Grattius et Némésien, Rutilius Namatianus, Ausone et Solin. En 1502, Sannazaro fait prendre note du *De Reditu* de Bobbio et autorise un ami à l'utiliser dans un pamphlet politique; un autre apographe est repérable un peu plus tard à Rome; il ne doit rien cependant à Iacopo dont la porte est désormais fermée. La même année 1502, Sannazaro avait séjourné près de Lyon à l'abbaye de l'Ile-Barbe : il y put lire le fameux *Vossianus* ausonien, en le complétant par deux anthologies qu'au IX^e^ siècle Florus de Lyon avait constituées à partir d'une collection poétique alors intégrale. Dans l'été de 1503, tandis qu'il fréquente le cercle fabriste, le napolitain poète s'intéresse aux *Cynegetica* de Némésien conservés à Saint-Denis depuis la jeunesse d'Hincmar. Là encore, il tente d'améliorer les leçons, peut-être avec de la documentation précédemment recueillie à l'Ile-Barbe. On n'a pas, de façon sûre, retrouvé la trace du Solin de Sannazaro dont le tour d'esprit, ainsi ouvert vers les curiosités, se différenciait donc de celui des amateurs plus classiques, tel fra Giocondo, à l'origine, lui, de l'édition de la Correspondance plinienne.

Quant à Martial, à l'*Halieuticon* et à Grattius, Sannazaro les a reconnus d'après deux témoins : le premier, indirectement recomposable, a été transcrit à la fin de 1502 à l'Ile-Barbe; le second, subsistant de façon tronquée, le fut lors d'un déplacement à Saint-Riquier, au cours de l'été 1503. Tous deux, de l'extrême VIII^e^ siècle, reflètent une syllogé de poésie savante, propre à la cour carolingienne

et, à leur tour, aboutiront à la forme achevée du *Florilegium Thuaneum*. De ce dernier, le *Parisinus lat.* 8071 livre la structure où interfèrent encore Eugène de Tolède, le *carmen* 62 de Catulle, une grande part de l'*Anthologie latine* et des fragments tragiques de Sénèque — sans parler des *folios* accordés à Juvénal, venus se coller au *corpus* intrinsèque.

Le reste du volume traite d'une période nettement postérieure : depuis 1525, lorsque Sannazaro qui mourra en 1530, distille des fragments du Florilège jusqu'à l'arrivée du fonds — ou du moins de ce qui en demeurait — à la Bibliothèque impériale de Vienne, en 1564. Avant de conclure, pourtant, l'auteur insiste sur la capacité de Sannazaro à dépasser ses manuscrits par des conjectures personnelles. Il esquisse aussi une description du cénacle de Naples, où, dans le sillage de Pontano, le futur poète de l'*Arcadia* fit son apprentissage de docte. Autant que dans les chapitres du début règnent une argumentation serrée et une profusion de notices qui déroutent l'ignorance du latiniste français. Au prix d'un peu de patience, ce dernier devine néanmoins que dans un commerce linguistique ininterrompu la création littéraire sut se nourrir de la critique textuelle.

J.-P. CALLU.

Giovanni PASCOLI, *Agape*, introduzione, testo, traduzione e commento a cura di Mariella BONVICINI (Edizioni e saggi universitari di filologia classica, 41) : Bologna, Pàtron editore, 1989, 218 pages.

Le latin est encore une langue poétique au XX^e^ siècle : l'œuvre latine de G. PASCOLI en témoigne. C'est en effet en 1905 qu'a été achevé le petit poème latin qui fait l'objet de la présente édition critique, avec un commentaire à la fois organique et analytique.

Une introduction de 32 pages (p. 25-56) présente successivement le contenu, le titre, l'inspiration, la poétique, la structure et les personnages du poème de PASCOLI. Chronologiquement, *Agape* est le quatrième d'une série de neuf *carmina christiana*, qui, avec les autres poèmes latins de PASCOLI, constituent les carreaux d'une mosaïque qui aurait représenté la vie des Romains, sous tous ses aspects, des origines à la fin de Rome. La scène se situe en 64 à Rome, la nuit où la ville va être incendiée. Une communauté chrétienne rassemblant toutes les classes sociales et toutes les ethnies se réunit pour des « agapes ». Des tensions se manifestent entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne, entre esclaves et hommes libres. Mais, au centre du poème (v. 86-89), Aquila rappelle à tous la loi suprême des chrétiens qui doivent se considérer comme frères : *amate*. On pratique le rite de la fraction du pain et de l'eucharistie. Mais voici que l'incendie embrase la ville : les chrétiens y voient le retour de Dieu ; les juifs en accusent les chrétiens ; Locuste et l'égyptien anthropophage de la cour de Néron, qui représentent les païens, accusent l'empereur. Tandis que Rome brûle en un immense sacrifice, le geste de la vierge Anthusa qui couvre de son vêtement la courtisane Lycisca échappée nue de son lupanar, en la considérant comme sa sœur, est le signe de la rédemption par l'amour (beau *uersus aureus* final : « virginea nudam velabat veste sororem »).

Le titre *Agape*, on le voit, joue sur les deux sens du mot dans la langue chrétienne : il désigne à la fois le repas communautaire des premiers chrétiens (ici accompagné de l'eucharistie) et la *caritas*, la charité ou, plus exactement pour PASCOLI, l'amour. Le socialisme de PASCOLI se fonde en effet sur la foi dans le développement au cœur de l'homme de l'amour, sentiment indépendant de tout dogme, qui se tourne vers l'humanité.

Dans une telle composition, la poésie naît de la conjonction entre une poétique de la mémoire, qui illumine le choix des thèmes (culture classique, notamment virgilienne, mais aussi chrétienne, en particulier saint Paul et l'*Épître aux Romains*, et une poétique des choses qui explique les emplois particuliers de la langue. L'emploi du latin se justifie donc pleinement : pour dire des choses romaines, il faut parler latin. Et, même pour mettre en scène une communauté chrétienne, le latin classique ne doit pas être écarté parce que l'*humanitas* des lettres classiques prépare la *caritas* du Nouveau Testament. Latin classique et latin chrétien se fondent donc harmonieusement dans une composition cyclique de caractère symbolique où Maria incarne la foi mystique, Aquila, la foi active, et Anthusa, la *caritas* au sens où l'entend PASCOLI.

La traduction italienne est précise et juste, mais pour un texte poétique de ce genre, on aurait préféré une traduction au moins rythmique, à défaut d'être elle-même poétique. Un commentaire très fouillé, à la fois explicatif, linguistique et esthétique (93 pages pour 169 hexamètres), éclaire tous les aspects de la composition poétique par des rapprochements à la fois avec les textes antiques (classiques et chrétiens) et les autres œuvres de PASCOLI, latines et italiennes. La comparaison avec les manuscrits laissés par le poète (documents édités en appendice, p. 171-194) permet souvent de saisir sur le vif le processus d'écriture poétique. La consultation de cette édition est facilitée par un index des passages cités et un index des noms propres et matières.

Par ses qualités d'érudition et de finesse, ce petit livre se recommande à tous ceux qui s'intéressent à la présence d'une culture latine vivante dans le monde moderne... et il devrait être lu par ceux qui doutent de la fécondité d'une telle démarche.

Jean-Louis CHARLET.

Bronislaw BILIŃSKI, *Messagio e itinerari copernicani*, Accademia pollacca delle scienze, Conferenze 97 : Rome, 1989, 214 pages.

Le professeur BILIŃSKI nous est familier pour ses études enrichissantes sur la littérature républicaine. Le voici au service efficace de Copernic et à l'écoute des diverses cérémonies et manifestations qui, en Italie, ont heureusement marqué et commémoré le cinquième centenaire de la naissance de Copernic (1473-1973). En fait, l'ouvrage prolonge l'écho de ces rencontres italiennes et polonaises jusqu'en 1975. Elles nous donnent matière à d'utiles réflexions : Copernic était-il, pour l'Italie contemporaine, aussi étranger que notre cher Chopin ? Les dieux nous gardent de toutes comparaisons sans raisons ! Laissons-les apprécier, après quelques pages de prémices et d'usage, l'étude rapide (9-23) consacrée au « Message » de Copernic. Ils dégusteront d'autant plus volontiers la suite. Elle relate en effet le détail des itinéraires italiens du grand savant, de Bologne à Ferrare, en passant par Rome et Padoue, avant de consigner toutes les nombreuses manifestations qui, en Italie, ont marqué, jusqu'en 1979, la célébration de cet important événement. Mais les dieux savent tout, et nul, parmi les mortels, n'a besoin de rappeler la date du 16 octobre 1978, où le cœur de la Pologne a repris un souffle romain.

André ARCELLASCHI.